N° 4. SAMEDI 11 SEPTEMBRE 1830. IIe ANNEE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
Et 7 fr. pour trois mois.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Mousigny, n° 6 ;
Chez Alex. MESNIER, place de la Bourse ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Paraît une fois par semaine.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres.

MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 de ce mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

Toutes les lettres, paquets et envois d'argent, doivent être adressés francs de port au Bureau du Journal.

DE LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

Cinquième Discours.

PRONONCÉ LE 11 JUILLET 1830 (1).

APPEL.

Ma mère ! mes sœurs !

Je vous salue. Entre toutes les femmes vous êtes glorifiées ! vous êtes obéies ! vous êtes aimées ! Entre toutes vous avez les premières compris la parole du nouvel évangile ; les premières vous avez entendu les premiers fils de Saint-Simon, et vous avez senti vos cœurs tressaillir à ce grand récit d'un avenir où l'humanité ne sera plus qu'une famille, une famille où la naissance sera sans droits d'aînesse, qui ne connaîtra plus d'orphelins, plus d'esclaves ! Et quand les fils des hommes sont encore dans le doute, hésitant à se consacrer tout entiers à l'accomplissement des promesses divines, filles de Dieu, vous vous êtes levées pleines de foi, d'espérance et d'amour.

Mes sœurs ! ma mère ! vous serez glorifiées, vous serez obéies, vous serez aimées par de-là tous les siècles ! car le règne de Dieu commence, et le règne de Dieu n'aura pas de fin, et là où toute gloire, toute puissance, tout amour sont enlevés à la force brutale, vous avez des

(1) Ce discours fait suite à ceux précédemment insérés dans l'*Organisateur* sous le titre général : AUX ELÈVES DE L'ECOLE POLYTECHNIQUE. Mais cette fois l'orateur s'adresse à un auditoire plus nombreux. Des femmes assistaient à la réunion. Leur présence motiva l'allocution qui se trouve en tête du discours, et, dont les premiers mots sont l'expression de la HIÉRARCHIE SAINT SIMONIENNE.

droits à la gloire aussi bien qu'à la puissance, aussi bien qu'à l'amour.

Et maintenant je continuerai la mission que j'ai reçue de mes pères.

D'abord j'ai dit ce que c'est que toute religion, pour qu'on put bien comprendre que dans l'humanité, tout progrès se fait par la religion.

Ensuite j'ai proclamé Dieu, le Dieu véritable qui n'est point invisible ou caché, mais qui se laisse contempler face à face; qui vit en nous tous, et qui dans ceux même que nos paroles laissent encore froids et sans émotions, apparaîtra quelque jour plein de force et de grandeur, lorsqu'à la fin, nous comprenant, ils viendront se jeter dans nos bras, et voudront avoir aussi leur part dans l'œuvre immense que nous accomplissons.

Après, j'ai suivi dans la succession des temps le progrès continu de l'association, et j'ai montré l'humanité préparant dans un long et glorieux enfantement, l'état définitif qui lui est aujourd'hui révélé.

Enfin appelant un instant vos regards sur les maux du présent, j'ai fait voir l'esclavage se maintenant sous une dernière forme que Saint-Simon seul a su constater, qu'à lui seul il a été donné de détruire pour jamais.

A ce point, je devrais ne plus vous parler que d'avenir. Mais sommes nous bien préparés, moi à donner, vous à recevoir un tel enseignement? Je ne sais; mais après vous avoir amenés sous le portique, au moment de vous faire entrer dans le temple, je me méfie de vous et doute presque de moi-même. Pour obéir à des préjugés trop puissans, je vous ai fait de la science, et le Dieu qui m'inspire, ne nous a tous vaincus que par l'amour! Quand vos cœurs dévorés d'une cruelle soif ne demandaient qu'à s'abreuver à cette source vive et pure qui ne tarit jamais et désaltère pour toujours, ne vous ai-je point parlé d'astronomie, de mécanique! Je pensais à Lagrange, à Newton, et cependant appuyé sur Jésus et Moïse, Saint-Simon, glorieux, devait éclipser à mes yeux tous ces astres sans nombre, dont les rayons tremblans, glissant dans l'ombre, sont impuissans à dissiper la nuit.

Ah! je le sens pour embrâser vos cœurs d'un saint enthousiasme, pour faire retentir aux échos de vos cœurs des accens prophétiques, je devais, je devais dans un cantique solennel, embrasser à la fois le passé, le présent, l'avenir, et déroulant de l'histoire complète l'immense trilogie, rebâtir devant vous Jérusalem, Rome et Paris.

Mais au moins avez-vous bien compris tous ce qu'il y a de grand, de puissant, de sublime dans la simple idée du progrès? Quelle que soit dans les opinions qui divisent le monde, celle que vous avez choisie, avez-vous reconnu que dans l'opinion contraire il y eut un jour de l'utilité, de la valeur pour le bien général. Oh! si je pouvais un peu calmer vos haines! En ce jour où je me sens trop faible encore pour monter à l'autel, s'il m'était donné, sur les marches du parvis, de vous faire embrasser comme frères, ceux que vous traitez en ennemis.

Hélas! hélas! pourquoi ces luttes sans cesse renaissantes! à quoi bon ces combats, où s'épuisent tant de nobles courages. Pourquoi, lorsque nous vous parlons de la politique, de la religion, de l'avenir, pourquoi donner toujours votre temps et vos soins à la politique, à la religion du passé. Religieux! j'ai cherché vos bannières; Politiques! j'ai regardé vos drapeaux; et ces drapeaux et ces bannières me sont tous apparus tout dégouttant de sang, et sous cette teinte uniforme qui les avait couverts, je n'ai pu seulement distinguer leurs couleurs.

Laissez-là! laissez-là vos disputes! venez à Saint-Simon. — Saint-Simon seul sait tout ce qui convient à tous. Plus de guerre! Vainqueurs il vous a préparé le prix de la victoire! Vaincus, il vous fera chérir votre défaite!

Chrétiens! Royalistes! Libéraux! venez tous; écoutez des paroles de paix et de concorde!

Apparaissez d'abord, derniers défenseurs d'une religion qui meurt. Vous avez déploré dans vos regrets amers, la décadence de cette église qui devait établir sur la terre, la paix et la fraternité. — Réjouissez-vous! quand Dieu laisse détruire ses ouvrages, c'est qu'il réserve aux hommes des biens plus précieux, un bonheur plus durable.

Oui! vous aviez de légitimes douleurs! vous avez vu briser les liens qui tenaient tous les hommes unis, et dans votre détresse profonde, un instant vous avez pu croire perdu tout le fruit des travaux de vos prédécesseurs. — Réjouissez-vous! réjouissez-vous! les fleurs se sont flétries, mais c'est pour faire place à des graines fécondes, à des fruits savoureux.

Ah! quand on a renversé ces autels à tant de peine élevés pour le salut des hommes, vous avez dû verser des pleurs. Mais vous savez! avec les autels, sont tombés un même jour des trônes glorieux. Un même orage a ravagé terrible et le domaine de Saint-Pierre, et l'héritage de César. Pour vous cette grande leçon doit-elle donc toujours demeurer incomprise? Ah! c'est que Dieu ne voulait plus de ce partage impie. Comme il commande seul, seul il veut être obéi. Vous aspirez au royaume de Dieu! Eh! bien, puisque Rome une seconde fois

s'écroule en immenses débris, quittez ce vieillard agonisant, trop fidèle symbole d'un passé que l'humanité répudie. Dès long-temps à sa bénédiction impuissante l'UNIVERS ni LA VILLE (1) ne battent plus des mains ! Venez à Saint-Simon ! Jésus même, Jésus vous en convie. Vous aspirez au royaume de Dieu! Eh! bien, spirituel et temporel, science, industrie, beaux arts, au nom du Dieu vivant, Saint-Simon a tout pris, s'est emparé de tout! ah! nous sommes bien plus théocrates que vous!

Et d'ailleurs, qu'opposez-vous à la révélation nouvelle? Ouï! les premiers, vous donnâtes au monde des promesses d'amour; mais que de promesses encore de vengeance et de haîne!

Pour vous la vie est un chemin rapide, dont l'issue est un précipice affreux. Malheur à l'homme faible qui succombe à l'attrait des plaisirs d'une vie passagère; qui ne recherche pas bien loin des joies du monde, l'étroit sentier d'une austère vertu! Un Dieu courroucé l'attend au bout de la carrière. — Une fatalité cruelle le pousse incessamment vers l'abîme où l'espoir ne l'accompagnera pas. Il voudrait quelquefois s'arrêter aux délicieux ombrages dont il est enchanté! non! non, point de repos; une force invincible, un poids invincible le pousse au précipice. Ah! s'il pouvait retourner sur ses pas! au moins s'il pouvait éviter cet affreux précipice! Non! non, la loi est prononcée! il faut marcher; marche! marche! et ce refrein terrible le poursuit retentissant sans cesse, signal de mort impitoyable. (2)

Que la parole Saint-Simonnienne est plus grande et plus belle!

Humanité, fille de Dieu! humanité reine du monde! marche! forte et radieuse, élance-toi vers l'avenir qu'ont appelé tes vœux! marche! ta gloire est sans égale, ta puissance est sans bornes!

Oh! que tes premiers pas furent pénibles et lents! Si faible et si chétive, que pouvais-tu contre tant d'ennemis conjurés pour ta perte? — Les vents! les ondes, la rigueur des hivers, les ardeurs de l'été, et les monstres des bois, et tes propres enfans, plus terribles encore! — Environnée d'une terreur profonde, accablée d'un affreux désespoir, comment n'as-tu pas succombé? Marche! marche! il y a en toi une plus grande force que tous ces grands obstacles.

Voici déjà qu'en te trouvant si bas, tu t'es crue déchue et tombée; les pressentimens d'un meilleur avenir étaient si puissans en toi, que tu les as pris pour des souvenirs du passé! Marche! ah! tu béniras ta destinée lorsque l'horison aggrandi, te permettra de voir le but qui te fut proposé!

Que de fois après avoir acheté de tes plus nobles sueurs, du plus pur de ton sang quelqu'important progrès, épuisée du combat, fière de la victoire, que de fois tu refusas de croire qu'il fut possible encore d'avancer! que de fois tu voulus t'arrêter! Non! non! point de repos, il faut marcher; la loi est prononcée; une force invincible, un amour invincible t'entraîne à l'avenir.

Marche! marche! l'avenir est si beau, si glorieux!

Par toi, par tes travaux, toute nature sauvage devient domestique, ou plutôt sociale. A ta voix les montagnes s'abaissent; les fleuves changent leur cours; les forêts, les campagnes t'apportent leurs tributs. Calme et superbe, je te vois dominant la tempête: tu règnes sur les vents, la foudre apprivoisée suit les chemins que tu lui as tracés: C'est toi qui a posé la digue, et c'est toi qui dis à la mer irritée: tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin.

Chrétiens, dites-nous donc, les rois tombés conservent-ils tant de puissance? Humanité, fille de Dieu! non, tu n'es pas déchue. Symboles du passé, traditions usées, transformez-vous! Que le baptême ne lave plus la tache originelle du péché, mais qu'au front du maître de la terre il imprime l'ineffaçable signe de sa grandeur toujours croissante.

A votre tour, soutiens fidèles des monarchies du passé! ah! nous comprenons aussi vos regrets, et dans leur impuissance nous respectons même vos désirs. Vous avez conservé la mémoire de ces temps déjà si loin de nous, où le chef de l'état, unité suprême, loi vivante, ne connaissait sur la terre aucun pouvoir aussi grand que le sien; et lorsqu'après une terrible lutte vous voyez les partis consacrer leurs prétentions contraires dans des traités qui toujours manquent de garanties, vous ne comprenez pas comment l'humanité se peut ainsi prosterner passive devant ces textes morts, ces lois stationnaires, véritables idoles construites de main-d'homme, sans yeux et sans oreilles pour comprendre les besoins toujours nouveaux de leurs adorateurs. Eh bien! venez à nous! nous aussi nous sommes partisans du pouvoir absolu! nous aussi nous ne reconnaissons d'autorité que celle qui vient d'en haut. Venez à nous...! mais prenez garde! en nous donnant la main, vous avez bien compris! dans l'avenir le chef est le plus puissant de tous! mais c'est que de tous il est le plus capable. Rien ne résiste à sa loi! mais c'est qu'il a placé sa dernière raison non dans le fer de ses soldats, mais dans l'amour de ses sujets. A ce prix seulement vous serez avec nous!

Je sais bien qu'entourés des souvenirs de la féodalité, tout fiers de la valeur de vos aïeux, vous avez peine à con-

---

(1) *Urbi et orbi*, c'est la formule sacramentelle employée par les successeurs de Saint-Pierre.

(2) Allusion à un passage célèbre de Bossuet.

cevoir une organisation qui ne soit pas avant tout militaire; vous ne comprenez pas un monarque dont la gloire serait, non pas de conduire de puissantes armées, mais bien de combiner les efforts des savans et des industriels. En un mot, la profession des armes est toujours à vos yeux la première, et par-là vous ne pouvez comprendre la parole de notre maître.... Écoutez! Un jour tomberont les barrières qui séparent les peuples; l'unité de race n'est point dans le passé: c'est la promesse de l'avenir! En ce jour suprême, seule de toutes les nations, la France pourra conserver sur son front les lauriers qu'elle aura cueillis dans la guerre. Au milieu des chants qui célébreront le bonheur de la paix, mère glorieuse, elle racontera les travaux de ses nobles enfans morts en combattant non pas seulement pour elle, mais pour le progrès de l'humanité toute entière. Elle seule, elle seule pourra montrer aux peuples attendris cette puissante épée qui, d'un bout du monde à l'autre, brisant les fers de l'esclave, punissant l'insolence du barbare, a rendu son nom cher à tous les opprimés, terrible à tous les oppresseurs. Jusques-là, défenseurs chevaleresques de la gloire de nos armes, conservez, s'il le faut, des sentimens belliqueux; mais ne l'oubliez pas: dans l'avenir, plus de guerriers!

Avant que Jésus-Christ eut apporté au monde le bienfait de sa parole, la guerre était sainte; c'était le seul moyen d'associer les hommes. La science du capitaine, la force du soldat méritaient les premiers honneurs. Le courage militaire était *la vertu*, comme on aurait dit la qualité essentielle de l'homme, l'homme tout entier. (1)

L'évangile enseigna au monde à pratiquer des devoirs nouveaux: le courage militaire cessa d'être *la vertu;* mais la guerre demeurant légitime parce qu'elle demeurait nécessaire, c'est par le courage militaire qu'on mesurait encore ce que *valaient* les hommes; ce fut *la valeur.*

Saint-Simon a commencé l'ère nouvelle où la *vertu* non plus que la *valeur* ne se mesurera pas sur la force du coup de sabre, ou sur l'adresse à pointer le canon; et pourtant il y aura encore de la valeur dans la force, de la vertu dans son emploi, comme il y aura de la valeur et de la vertu dans la science et dans son emploi. Mais on l'a dit depuis long-temps dans la doctrine, ce ne sera plus la science ni la force qui détruisent, la science ni la force de César, mais la science et la force qui créent, produisent et conservent, la science de Monge, de Lavoisier, de Bichat, de Cabanis, la force de Watt ou bien de Mongolfier.

Dans l'avenir plus de guerriers: des prêtres, des industriels, des savans, voilà toute la société. Toute puissance et toute gloire à ceux qui prêchent les hommes, à ceux qui les nourrissent ou bien qui les enseignent! C'est bien assez que depuis bientôt six mille ans on donne la puissance et la gloire à ceux qui les tuent.

Enfin j'arrive à vous, amans passionnés de la liberté! hier encore nous étions dans vos rangs; nous n'aurons pas oublié la parole qui peut nous faire entendre de vous. Voyons! vous travaillez pour cet homme du peuple, privé jusqu'à ce jour de tous les droits civiques, et vous voulez, sans doute après l'avoir doté de quelque éducation, faire descendre jusqu'à lui votre urne électorale. Eh bien! nous voulons, nous, tout organiser pour le faire monter, le plus rapidement possible, au premier rang, s'il en est le plus digne; sommes nous pas autant démocrates que vous?

Et d'ailleurs, comme vous, fils d'une révolution sainte, nous n'avons pas répudié nos anciennes amours. Ah! nous sommes toujours remplis d'une admiration profonde pour ces hommes puissans, qui dans des jours affreux, comprenant, acceptant une mission cruelle, ont su l'accomplir jusqu'au bout. — Qui tiendrait mes paroles? C'est Dieu qui parle en moi! — Oui! nous avons des couronnes pour ces hommes divins, ces girondins! ces montagnards! qui, sans hésiter sacrifiant leur vie, ou bien leur mémoire, ont assuré le salut de la France et de l'humanité.

Israël! Israël! chante la gloire de l'homme puissant! Il était bafoué, honni, flagellé, il servait de jouet et de risée aux petits enfans de ses ennemis, car il avait été surpris, terrassé, désarmé.... Mais voilà qu'il a retrouvé le secret de sa force. Il se lève! et tous les cœurs sont serrés d'épouvante. Il se lève! Ah! sa vengeance sera inexorable. Il est aveugle! mais plein d'énergie, et d'un bras auquel rien ne résiste, il brise la colonne du temple et s'ensevelit dans un commun désastre avec tous les ennemis d'Israël.

Eh! bien, qu'Israël chante sa gloire! mais nous, qui venons après la destruction, nous qui voulons bâtir, bâtir à la place du vieil édifice un édifice plus grand, plus beau, plus magnifique, laissez-nous au moins prendre pour chefs des hommes qui voient clair. Qu'attendez-vous de ceux qui briguent vos suffrages? Orateurs à la parole intarissable, que voulez-vous de nous? D'un et d'autre côté, quand vous avez atteint le pouvoir, en fîtes-vous jamais un salutaire usage? Comment! lorsque les peuples gémissaient, avoir perdu seize ans entiers, c'est trop seize ans! à parodier dans vos combats d'enfans les combats des géans! Quoi, toujours des discours! Eh! bien, vous n'avez plus l'oreille ni le cœur des nations! Allons, allons, faites place et silence.

Laissez passer, c'est l'Humanité qui s'avance. Voici venir les premiers messagers d'avenir.

Arrière! arrière! liberté mensongère qui nous a trop coûté de pleurs!

(1) *Virtus* de *vir.*

Parmi nous on commande ! parce qu'il y a des cœurs puissans qui veulent surtout faire agir ceux dont ils sont chéris et respectés.

Chez nous on obéit ! parce qu'il y a de tendres cœurs qui voudraient, par-dessus tout, agir toujours pour ceux qu'ils aiment et vénèrent.

LA MARSEILLAISE.

Trois jours de combat ont suffi pour renverser le trône de la légitimité et du droit divin. Les défenseurs de l'autel et du trône avaient dit : *viennent les coups de fusils !* Les coups de fusil sont venus ; le passé s'est trouvé en face de l'avenir ; il a ouvert l'arène ; il s'y est élancé, animé de l'esprit de vertige et d'erreur, qui, cette fois, était plus que l'avant-coureur de la chute des rois ; il s'est entouré de soldats intrépides, de régimens bien disciplinés ; il s'est flanqué d'une artillerie formidable..... ; des hommes sont arrivés, nus, armés de bâtons, qui ont enfoncé ces bataillons, qui les ont désarmés, et la cause du passé a été à jamais perdue.

Ces vainqueurs étaient le *peuple*, qui vit de ses labeurs, la *canaille* qui encombre les ateliers, la *populace* qui travaille misérablement, les *prolétaires* qui n'ont d'autre propriété que leurs bras ; c'était cette race, si méprisée des dandys de salons et des gens *comme il faut*, parce qu'elle sue sang et eau pour avoir du pain, et qu'elle ne va jamais faire la roue au balcon des bouffes.

Quant ils eurent forcé l'enceinte de ces palais qu'on avait déclarés inexpugnables, ils pardonnèrent à leurs prisonniers, à ceux qui les avaient impitoyablement mitraillés, qui avaient fusillé leurs frères sous leurs yeux ; ils pansèrent les blessés, sans distinction d'amis ni d'ennemis ; puis ils se partagèrent comme trophées quelques lambeaux des habits éclatans des Suisses. Il y a quarante ans leurs pères avaient vaincu les Suisses dans le même palais, ils les avaient égorgés, et ils avaient promené en trophées les lambeaux sanglans de leurs corps.

Puis ils se dirent : « O qui chantera nos exploits, qui dira notre gloire et nos espérances ! »

« Nous n'irons point trouver les ministres du Christ, nous ne leur demanderons point d'entonner l'hymne de la victoire. Le souffle de charité s'est éteint en eux ; ils ont fait avec nos oppresseurs un pacte abominable ; l'orgue ne résonnera pas pour nous sous les voûtes élancées de leurs églises, nos cris n'en feront point tressaillir les vitraux colorés ; ils ne marcheront pas pompeusement à notre tête revêtus de leurs habits pontificaux. Nous ne voulons pas de leur *Te Deum* ; ils l'avaient préparé pour célébrer le triomphe que s'étaient promis nos téméraires ennemis. »

Et alors ils allèrent trouver leurs poetes bien aimés.

« O Tyrtée, ô Simonide, leur dirent-ils, poètes chers aux hommes et à Dieu, vous dont les accens ont été un baume consolateur pour nos cœurs saignans dans les jours d'affliction, vous dont les chants ont arraché de nos yeux ces larmes brûlantes qui soulagent les poitrines oppressées, reprenez vos lyres suspendues aux saules du fleuve en signe de deuil ; *Méssène* se relève brillante, *le vieux drapeau* a secoué sa poussière ; dites notre triomphe et notre gloire, déroulez-nous les joies de l'avenir, car il est donné aux poètes de pénétrer dans le sanctuaire des destinées. »

Simonide garda le silence.

Tyrtée prit sa lyre et il chanta ; après lui d'autres poètes modulèrent de mélodieux accords.

» O Tyrtée, et vous tous poètes, s'écria le peuple, vous avez célébré nos exploits comme vous auriez célébré ceux de nos pères, qui furent des hommes forts et vaillans. »

» Beaucoup de peuples ont été forts et vaillans ; quel autre a été sage et généreux, quel autre l'a été dans l'ivresse des batailles ? »

« Lorsque l'ennemi effrayé eut pris la fuite, ou qu'il se fut incliné dans la posture des supplians, nous nous sommes dits : malheur aux larrons, aux incendiaires ; malheur à l'homme sanguinaire et violent ! qu'un tel homme ne se lève point parmi nous ! »

» Gloire à nous ! nous sommes entrés dans le trésor des rois, escortés par la misère et par la faim ; nous nous sommes promenés au milieu de la pourpre, de l'or et des diamans ; lorsque nous sommes sortis nous avions pour compagnons la faim et la misère. »

» Avant le lever du soleil la sueur coule de nos fronts, après le coucher du soleil elle se mêle à la rosée pour rafraîchir la terre : dites-nous, poètes, est-ce que vous ne voyez pas poindre pour nous des jours meilleurs ? »

» Non, celui qui a semé à pleines mains la force, la justice et la tempérance ne récoltera pas éternellement la souffrances et la désolation. Cette douce espérance gonfle notre poitrine et caresse nos fronts jusque-là humiliés. »

» Une voix immense s'est élevée au-delà des mers, les peuples de l'Angleterre se sont écriés : Francais ! vous êtes nos amis, nos frères ; vous êtes l'orgueil des hommes, vous êtes les sauveurs des nations ! A cette voix un frémissement de joie a agité tous nos membres ; notre cœur a tressailli de bonheur et a bondi dans notre sein. »

» Une multitude d'autres cris ont retenti au-delà des Pyrénées et des Alpes : ils se sont répétés sur les rives de la Meuse, parmi les peuples du Danube et du Rhin. Ils étaient sourds et étouffés, comme s'ils sortaient du fond d'un cachot, ou comme si ceux qui les proféraient étaient accablés sous le poids d'une lourde chaîne. Tous nous di-

saient : votre triomphe sera notre triomphe ; vous êtes le Peuple-roi que tous respectent et bénissent ; vous serez les libérateurs de vos frères d'Espagne et d'Italie, et des cent nations de l'Allemagne ; vous serez les chefs de l'univers régénéré !

» Gloire à nous ! nous sommes plus grands que nos pères qui étaient des géans.

» Nos pères avaient vaincu les mille bras des nations ; nous avons vaincu leur inimitié des siècles, et leur jalousie héréditaire.

» Nos pères avaient envahi le teritoire de quelques provinces. Voici qu'en trois jours nous avons envahi l'admiration et l'amour de tous les peuples de la terre.

» Partout où ils se tournaient, au midi et au septentrion, au levant et au couchant, ils trouvaient des faces hostiles : chaque flot de la mer leur amenait des ennemis, les fleuves en vomissaient sans fin ; dans les défilés, sur les croupes glacés des montagnes, ils trouvaient des bataillons acharnés à leur envoyer la mort. Chaque rocher, chaque arbre cachait un Russe ou un Tyrolien ; le sein même de la France était déchiré par d'aveugles enfans.

» De quelque côté que soufflât le vent, il leur apportait des clameurs de haine et d'extermination ; leur nom était odieux sur toute la surface du globe.

» Et nous, nous voyons partout des visages rians et amis. Au spectacle de notre victoire, tous les peuples se dressent et poussent des cris d'allégresse. De tous les points s'est élevé un concert d'actions de grâces, de louanges et de bénédictions, tous nous tendent les bras, tous brûlent de nous presser contre leur poitrine. L'antique ennemie de notre race, la fière, la riche, la puissante Albion, qui couvre la mer de ses innombrables vaisseaux, s'est élancée la première pour nous étreindre par de doux embrassemens, et nous nous sommes beaucoup aimés, parce que nous nous étions beaucoup haïs.

» Gloire à nous ! nous sommes le peuple chéri de Dieu ; nous irons prendre les nations par la main et nous les amènerons devant sa face.

» Nous sommes le lien des nations civilisées, nos destinées seront leurs destinées, et bientôt nous ferons entrer dans notre cercle immense toutes les peuplades sauvages tous les barbares des steppes et des déserts. Déjà nous avons posé le pied sur les rivages brûlans de l'Afrique, et un jour il n'y aura qu'un peuple sur la terre.

» Nos mains viennent de renverser un vieil arbre, au tronc pourri, au feuillage desséché, qui n'avait plus de vie que pour puiser le plus pur du suc qui nous reste quand nos maîtres ont prélevé leur part sur notre travail. Maintenant nous planterons un arbre immense toujours vert, toujours chargé de fleurs odoriférantes et de fruits délicieux, dont le feuillage épais nous protégera contre l'orage et qui étendra ses vastes rameaux sur tous les peuples de la terre.

» Sous son frais ombrage nous travaillerons en paix, comme l'abeille dans sa ruche, et tout le miel sera pour les abeilles, car il n'y aura plus de frêlons.

» O poètes ! vous avez des yeux et vous ne voyez pas ! des oreilles, et vous n'entendez pas ! Ces grandes choses se passent en votre présence, et vous nous apportez des chants de guerre !

» Pourquoi, au moins, n'avez-vous pas appelé ceux que notre travail nourrit ? Pourquoi ne leur avez-vous pas dit dans votre langage divin :

» Ces hommes vous prient de compâtir à leurs maux !

» Ils ont répandu leur sang pour vous, ils l'ont versé à » flots, et maintenant ils se reconnaissent pour vos ser» viteurs, ils vous demandent merci.

» Leur force est irrésistible : ils pourraient vous écra» ser comme le grain de blé qui est broyé sous la meule » rapide.

» Mais ils ont compris que s'ils vous brisaient aujour» d'hui, d'autres s'asseoiraient demain à votre place, et » que la violence, le pillage et la dévastation retombe» raient comme une grêle meurtrière sur leur tête et sur » celle de leurs enfans !

» O poètes ! pourquoi n'est-il sorti de votre bouche que des sons belliqueux ?

» Nos pères avaient, eux aussi, un chant de guerre non moins terrible que la tempête, au milieu de laquelle il éclata. Il est beau l'hymne de nos pères ; il est saint, il a été éprouvé dans d'innombrables batailles. Les voyageurs racontent qu'il retentit encore sourdement à Fleurus et à la montagne de Jemmapes. Nos mères le murmuraient en nous allaitant ; nos pères nous l'ont appris en cachette, et nous le redisions tout bas dans les jours d'humiliation ; nous le répéterons en mémoire de nos pères. »

Aussitôt, cent mille voix entonnèrent la *Marseillaise*, et les bouches proferaient des menaces qui n'étaient pas dans les cœurs.

Ils criaient : *aux armes citoyens !* et ils avaient repris la pioche et le rabot ; est-ce qu'ils ont pressenti que les instrumens de travail doivent être les seules armes de l'avenir ?

Formons nos bataillons, disaient-ils, *marchons, marchons*, et aucun d'eux ne s'élançait furieux vers la frontière ; ils restaient paisibles dans leurs ateliers.

Eux qui avaient fait grâce aux Suisses détestés, qui avaient pardonné aux cruels meurtriers de leurs frères, faisaient effort sur eux-mêmes pour s'écrier d'un air farouche : *qu'un sang impur abreuve nos sillons !*

Les enfans à la figure riante répétaient les chants des hommes, et comme leur jeune mémoire, semblable à l'écho, retient plus aisément les derniers sons, on les entendait sans cesse proférer de leur voix douce ces horribles paroles : *qu'un sang impur abreuve nos sillons !*

Une *horde d'esclaves*, *de traîtres*, *de rois conjurés* a-t-elle donc *osé méditer de nous rendre à l'antique esclavage ? de vils despotes* voudraient-ils *devenir les maîtres de nos*

destinées ? Faut-il que nous nous levions en masse, que quatorze armées volent aux frontières pour recevoir le choc de l'Europe soulevée? Les cendres de Charette se sont-elles ranimées? est-il apparu à cheval dans les campagnes vendéennes? La France est-elle déchirée par mille factions, assaillie par des peuples redoutables, par ses propres enfans? est-elle ruinée dans son commerce, en proie à la famine et au brigandage, foudroyée du haut de la chaire de Saint-Pierre, offerte comme une proie à l'insatiable ambition des rois?

Non! Cobourg ne promène pas ses grenadiers hongrois et ses hulans de la Sambre au Rhin; Souwarow n'a pas guidé ses Tartares à travers les précipices du Saint-Gothard.

Cet hymne de sang, ces imprécations atroces témoignent non du danger de la patrie, mais de l'impuissance de la poésie libérale; poésie sans inspiration hors de la guerre, de la lutte ou de la plainte; qui se complait à l'ombre des cyprès et des saules pleureurs, au milieu des tombeaux, dans le silence de la solitude; qui s'énivre à contempler les batailles sanglantes, qui s'arrête au spectacle des fleaux, des tortures, et du desespoir; poésie vivant de colère, de haine et d'égoisme, pour qui l'amour social et les affections générales sont un poison mortel; qui sait également écraser à coups de canons, brûler à petit feu, et tuer à coups d'épingles, mais qui n'a point emporté du ciel ce feu divin qui vivifie.

O peuple! chante cependant, chante la *Marseillaise*, puisque tes poètes restent muets ou qu'ils ne savent que réciter une pâle copie de l'hymne de tes pères. Chante! l'harmonie de tes accens prolongera quelque temps encore l'allégresse dont le triomphe avait rempli ton âme; les jours de bonheur sont pour toi si rares et si courts! chante! le bruit inoffensif de ta voix suffira pour faire rentrer sous terre ces rhéteurs si lâches au moment du danger, si arrogans après la victoire qu'ils n'ont point remportée, qui se sont fait un piédestal des cadavres des tiens, et qui essaient insolement d'enlever de ta tête le laurier, seule récompense qui soit échue à tes efforts. Chante, ta joie est si douce à ceux qui sympathisent avec toi; il y a si long-temps qu'ils n'avaient entendu sortir de ta bouche que des plaintes, des gémissemens et des murmures!

CORRESPONDANCE.

A MA MÈRE.

..... Si tu m'aimais profondément, avec des entrailles de mère, tu serais parfaitement heureuse de me voir suivre la carrière qui me convient sous tous les rapports, et en dehors de laquelle il n'y aurait ni plaisirs, ni ambition, ni gloire, ni repos pour ton fils bien aimé. Tu es préoccupée de cette malheureuse idée chrétienne, que tous les hommes sont égaux et que la charité consiste à dire *soyez honnête homme*, et à *faire l'aumône*. Cela est fort bien pour ceux qui ne *peuvent pas faire davantage*; mais il y a des hommes et des femmes qui feraient *moins que rien*, en ne fesant que cela. Rouget de l'Isle a fait la charité à toute la France, en faisant la *Marseillaise*, puisqu'il a concouru puissamment à faire repousser la coalition étrangère, à une époque où l'Europe allait envahir et museler la France. *Le grand diseur* (1) a donc raison, seulement contre les personnes assez nombreuses qui veulent écrire et parler, et qui n'ont reçu de Dieu ni le talent de la parole, ni celui de l'écriture. Mais il a tort contre les écrivains et les orateurs véritables. Les personnes qui ont encore plus tort que *le grand diseur*, sont celles qui se disent chrétiennes, et qui proposent aux Saint-Simoniens, pour règle de conduite, *un dicton* qui n'est certainement pas dans l'Evangile, et qui est si peu évangélique qu'on l'entendait, sans doute, sortir souvent de la bouche des payens, *amateurs de bon potage*, lorsqu'ils repoussaient *le beau langage* des apôtres, lorsqu'ils les ridiculisaient et les martyrisaient. Or, il y a plusieurs sortes de martyrs. Il y a les coups d'épée la lapidation et la croix; puis il y a les coups d'épingle, les reproches et tout l'entourage de mauvaises paroles, de mauvais désirs et de mauvaise humeur qui tuent peu à peu, en irritant, en aigrissant, en annulant le génie que l'on ne comprend pas, et tout cela avec *la meilleure intention du monde*. Je souhaite vivement, ma chère mère, que tu abandonnes un système qui ne convient nullement à la douceur, à la modestie, à la bonté angél que de ton ame. Je desire, puisque tu ne peux comprendre la sublime mission que Dieu donne aujourd'hui aux hommes les plus grands parmi les hommes, je desire que tu sentes au moins la part, que Dieu t'appelle à prendre dans cette mission.

Toi que Dieu a fait naître avec une tendresse divine de mère! bénis ce Dieu bon, à deux genoux, de ce qu'il ne t'a pas donné pour fils un homme qui ne comprît pas ta tendresse. Pense à cette Marie de l'évangile, qui vit son fils s'éloigner d'elle et la méconnaître, et vois combien ta vie est belle et heureuse en comparaison de la sienne! Jésus ne pouvait comprendre les affections de famille; il était tellement plein d'avenir qu'il était incapable de sentir les exigences du présent. Il disait: *celui qui ne hait pas son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, n'est pas digne de me suivre*; il laissait sa mère et ses frères *à la porte* quand ils venaient le chercher; et, restant au milieu de ses disciples, il s'écriait; *vous qui m'aimez et me croyez, vous êtes ma mère, mes sœurs et mes frères*: paroles sublimes il

(1) « Je dis, comme le grand diseur: (*je vis de bon potage et non de beau langage*). » Extrait de la lettre à laquelle celle-ci répond.

y a 1800 ans, mais qui seraient désolantes si tu les entendais sortir de ma bouche. Bénis donc Dieu, je te le répète, de ce qu'en te créant plus sensible, plus aimante que Marie, il t'a rendu mère d'un fils qui sent ton amour, et peut y répondre. Que ce soit la seule idée qui te préoccupe... Aime ton fils à cause de tout l'amour que tu lui connais pour Dieu et pour les hommes, et sois bien assurée que c'est Dieu lui-même que tu aimes en lui.

Ton amour de mère ne comprend pas mon amour d'apôtre, et il prétend le juger! et tu imagines que moi, Prêtre, Prophète, né avec la puissance de changer le monde, je ne suis bon à rien, si je ne suis ni sous-préfet ni procureur du roi!

Te figures-tu saint Paul sollicitant une place d'officier du prétoire, ou saint Jean faisant le métier de publicain? Regrettes-tu que ces grands hommes, qui ont détruit les boucheries du cirque, les prostitutions de l'empire, le despotisme du patriciat et toutes les tortures de l'esclavage; que ces hommes divins n'aient pas profité des révolutions qui mettaient un Trajan ou un Titus sur le trône, pour se glisser dans l'administration ou dans la magistrature? Où en serais-tu, toi, chrétienne, vivant d'une vie chrétienne au milieu d'un monde chrétien, si les Origène, les Cyprien, les Ambroise et les Augustin avaient sacrifié l'avenir de l'Europe aux préjugés de leurs familles, et mis ton proverbe du *bon potage* en action? Tu serais encore païenne, opprimée et dédaignée par un mari et des fils païens: tu serais leur esclave.

Ma chère mère, ce n'est pas pour rien que je sens profondément en moi toutes les douleurs poignantes qui affligent encore aujourd'hui l'espèce humaine; ce n'est pas pour rien que Dieu m'a donné la puissance de communiquer chaudement ce que j'éprouve aux autres hommes. Je suis appelé à former le premier noyau de la société pacifique, amoureuse et religieuse qui embrassera un jour tous les hommes et tout le globe. Je suis appelé à faire rougir les oisifs de leur oisiveté, à réveiller le génie qui sommeille, à électriser tous ceux que Dieu appelle les premiers dans sa nouvelle famille.

La superbe révolution de juillet n'est qu'un épisode d'un drame qui a commencé avec Luther, et qui ne finira que lorsque l'humanité tout entière sera hiérarchiquement constituée en une seule famille Saint-Simonienne. En 1789, la querelle était entre les bourgeois et les nobles: aujourd'hui les nobles ont disparu, et les bourgeois et les prolétaires sont face à face. Sans la doctrine de Saint-Simon, sans les Saint-Simoniens, sans ton fils, ses pères, ses frères, ses fils, et tous ceux et toutes celles que nous convertissons tous les jours et qui grossissent avec une extrême rapidité les rangs de la société nouvelle, sans nous, ma chère mère, les bourgeois, les propriétaires, les oisifs riches, finiraient par être exterminés par les ouvriers, par le peuple, comme les nobles et les évêques l'ont été en 1792, 1793 et 1794 par les bourgeois. Que ceci ne t'étonne pas; Dieu l'a montré déjà une fois comment il sauva le monde. Quand les chrétiens parurent, déjà les *bourgeois* d'alors (les plébéiens) étaient parvenus à exterminer les patriciens, qui étaient les *nobles* d'Athènes et de Rome; et les esclaves, qui formaient *la populace* d'alors, menaçaient chaque jour de renverser l'aristocratie de la fortune, qui avait remplacé celle de la noblesse. Ce sont les chrétiens qui, en élevant pacifiquement *la race des esclaves*, ont mis fin aux désordres qui menaçaient perpétuellement l'empire.

L'élévation de ce peuple parisien, qui a chassé les Bourbons et l'ancien régime de la capitale du monde civilisé, doit se faire aussi d'une manière pacifique; et c'est aux Saint-Simoniens que Dieu a donné cette mission. Dieu nous ordonne de substituer peu à peu, *et par la conviction et la persuasion*, une distribution des biens de ce monde fondée SUR LA CAPACITÉ ET SUR L'AMOUR, à la distribution mensongère fondée SUR LA NAISSANCE. Dieu ne m'inspire pas un sentiment de satisfaction, à la vue de tous ces privilégiés du siècle, mangeant mollement trente ou quarante mille francs de rente dans l'*oisiveté!* Dieu ne m'inspire pas un sentiment de satisfaction, à la vue de tous ces enfans des villes et des campagnes qui croupissent dans la misère, l'ignorance et l'immoralité, parce que leur famille n'a pas les moyens de les élever, *et de leur donner une occupation conforme à leur capacité développée par l'éducation qui leur convient!* Dieu qui aime, qui instruit et agit, *par les hommes* LES PLUS AIMANS, LES PLUS SAGES ET LES PLUS INDUSTRIEUX, me révèle que ce grand désordre qu'il étale à nos yeux, n'a d'autre but que de nous faire établir à sa place un ordre qui nous fasse mériter à ses yeux, et jouir de toutes les joies d'une société aimante et bien ordonnée. Voilà des choses que tu peux comprendre. Tu sens très-bien que la vie ne consiste pas seulement dans le *pot-au-feu*, surtout quand il ne bout que pour un petit nombre favorisé par la naissance, et que la grande, la très-grande majorité des hommes et des femmes se nourrit de pain de seigle, de racines.

Celui qui donne de sa poche un petit écu, fait beaucoup s'il est pauvre; mais celui qui détermine les riches à donner des millions fait plus encore. La femme qui désire que son fils ait toujours un bon pot-au-feu, est une *bonne mère;* et l'homme qui veut que tous les misérables aient aussi leur pot-au-feu, et les petits enfans un lait pur et nourrissant, cet homme-là est un *bon prêtre*. Que la *bonne mère* comprenne donc aujourd'hui le *bon prêtre;* car le *prêtre*, AUJOURD'HUI, ne dédaigne ni ne méconnaît *sa mère*.